



La 57^e édition du Festival de Cannes s'ouvre mercredi sous les meilleurs auspices. Moins de films en compétition, plus de glamour, plus de transparence et surtout plusieurs grands noms du septième art en lice pour la palme d'or. A commencer par Emir Kusturica, dont le nouveau film est une pure merveille. Entretien.

Par Jean-Christophe Buisson

Emir Kusturica a réussi l'impossible : réunir les Marx Brothers et Shakespeare. Ainsi parlait Peter Handke à la sortie en salles d'*Underground* voilà neuf ans. Difficile de ne pas songer à la formule de l'écrivain autrichien après avoir vu son nouveau film, *La vie est un miracle*. Le décor est digne du royaume du Danemark en phase de pourrissement initial : la Bosnie au moment de l'explosion de la Yougoslavie. Les personnages, eux, ne jureraient pas dans la *Soupe au canard* ou *Une nuit à l'opéra* : lunaires, agressifs, déjantés. On attend le moment où un soldat lancera, fin stratège : « Sommes encerclés. Trois hommes et une femme. Envoyez renforts ou deux femmes. »

Kusturica et l'humour. Kusturica et la guerre. Kusturica et l'amour. Kusturica et sa terre. Kusturica et Shakespeare, donc.

– Plus on prend de l'âge, plus on se rapproche de Shakespeare. En tout cas moi ! Qu'a-t-il fait dans son œuvre sinon se saisir d'une logique politique ou idéologique et la brouiller ou lui tordre le cou par sentiments interposés ? Comme lui, comme les grands tragédiens grecs, j'ai choisi deux personnages archétypaux : un Serbe – le méchant, par définition – et une musulmane de Bosnie prise en otage, la victime en puissance. C'est la guerre, ils sont supposés se haïr et ils vont s'aimer, bouleversant le destin.

Invraisemblable ? Voire.

– Le réalisme au cinéma est en dessous de la réalité. L'invraisemblable, la folie, l'irrationalité, la démence, la barbarie sont des choses bien réelles, de notre monde. Leur représentation en images, aussi baroque puisse-t-elle sembler, n'en est qu'une pâle copie.

Autrement dit : la vie est un théâtre. Ou un miracle... Jusque dans le titre de son nouveau long (2 heures 30) métrage, le cinéaste, né à Sarajevo et qui a grandi à Cannes (deux palmes d'or), revendique sa filiation avec Shakespeare. « *Where there's a Will, there's a way.* »

La voie choisie par le réalisateur, qui porte avec la même aisance le smoking sur la Croisette qu'un vieux survêtement serré façon seventies comme

aujourd'hui, est une ligne droite où l'on retrouve d'un film à l'autre les mêmes paysages (forêts, collines et villages des Balkans ensoleillés ou enneigés), les mêmes personnages (fous, poètes, musiciens) et les mêmes obsessions (l'histoire, la nature, les animaux, la fête, l'injustice, le fatalisme).

Une œuvre hantée par le thème de la famille

– *Le nœud de mon œuvre*, renchérit-il, *est la famille. Parce que c'est une notion qui m'est familière et parce qu'elle est le noyau de base de toute société à partir duquel se construisent toutes les histoires. Mon film, par exemple, n'est pas vraiment un film sur la guerre ni une love story, c'est la mise en péril d'un équilibre familial par la guerre et l'amour.*

Ladite guerre étant celle de Bosnie, celle-là même qui faisait rage quand sortit *Underground* – ce qui donna lieu à quelque polémique –, des poussées d'urticaire chez certains intellectuels parisiens sont-elles à prévoir ?

– Sincèrement, je ne crois pas. Ces histoires sont passées. D'autant que l'angélisme de certaines prises de position géostratégiques d'il y a dix ans a montré ses limites depuis. Et que l'on commence à admettre que la Serbie, avec ses caractéristiques particulières, n'en est pas moins un pays de culture profondément européenne ouvert sur le monde. Du savant Nikola Tesla aux basketteurs serbo-monténégrins de NBA (NDLR : Stojakovic, Jaric, Divac, etc.), le pays a fourni au monde des grands noms de la science, de la culture et du sport.

Et du cinéma... Sauf que le nomadisme naturel de Kusturica empêche toute identification de ce réalisateur-comédien-rocker (quelques salles parisiennes résonnent encore des solos de batterie de son fils Stribor et des vocalises de Nelle Karaljic, tous deux membres de son groupe balkano-punk No Smoking Orchestra) à un pays. Est-il bosniaque, serbe, yougoslave ? Un peu des trois. Tout comme il se sent un peu français pour avoir longtemps habité Paris et

connu la gloire à Cannes. « *A la vérité, dit de lui sa fille Dunja, il ne peut pas rester en place quelque part. Encore moins ne rien faire.* » A preuve son projet de bâtir un village traditionnel serbe du côté de Zlatibor pour y accueillir des jeunes cinéastes de son pays et d'ailleurs et « *aider la Serbie à se reconstruire moralement et esthétiquement.* » Vaste programme ? Sans doute. Mais pas plus ambitieux que tous les projets de ce perfectionniste de l'image capable de passer trois ans à réaliser un film pour n'éprouver aucun regret. Marie-Christine Malbert, auteur d'un superbe documentaire sur Emir Kusturica (à voir sur Arte le 21 mai), a trouvé un surnom à ce diable d'homme : Tendre Barbare. On ne saurait mieux le définir. ■

La vie est un miracle ★★★

Comédie dramatique

D'Emir Kusturica, avec Slavko Stimac, Natasa Solak et Vesna Trivalic.

Bienvenue en Absurdie, petit pays des Balkans coincé au pied des collines de Bosnie. Ici habitent Luka, un ingénieur belgradois exilé avec sa femme – une Castafiore bonne pour l'hôpital psychiatrique – et leur fils qui se prend pour Stojkovic, un paysan dont l'ânesse essaie en vain de se suicider et une tripotée de personnages farfelus tuant le temps comme ils peuvent (bagarres, fanfares, meetings politiques, trafics, etc.). Quand la guerre éclate, chacun choisit son camp en désespoir de cause. Les uns se font soldats, les autres voyous, certains partent. Luka, lui, se retrouve avec une jeune musulmane destinée à servir de monnaie d'échange avec son fils, prisonnier des Bosniaques. Sauf que surgit un improbable *Deus ex machina* : l'amour. Après le fantaisiste *Chat noir, chat blanc*, Kusturica renoue avec la veine baroque et tragi-comique d'*Underground*. Un scénario original et travaillé, des images ultrasoignées, des comédiens parfaits : et si le cinéaste d'origine yougoslave décrochait une troisième palme d'or à Cannes ? ■ J.-C. B.

Emir Kusturica Shakespeare en Bosnie

Loin de se reposer sur ses lauriers, Emir Kusturica songe déjà à son prochain film, qu'il envisage plus simple dans la mise en scène et davantage centré sur les personnages.

STEPHANE GAUDREU